

PREMIÈRE PARTIE

8 décembre 1980

1

Angela Visconti et June Verhoeven étaient amies depuis le jardin d'enfants et, d'aussi loin qu'elles s'en souvenaient, chacune aurait préféré être l'autre – avoir les cheveux de l'autre, sa taille ou ses seins, la maison de l'autre, ou même sa mère.

On n'aurait pas pu faire plus différentes qu'Angela la petite Italienne et June la longue Hollandaise, et en vertu de cette théorie rabâchée qui exigeait que les opposés s'attirent, elles avaient l'une pour l'autre un attachement sans mesure et un intérêt sincère.

Angela et June poussaient en vrac dans une friche adolescente, l'une dépassant l'autre une saison avant d'être rattrapée la suivante, formant un attelage en perpétuelle évolution qu'on croisait dans les couloirs du lycée sans plus y prêter d'attention. Angela et June n'avaient pas ce besoin d'être en conformité propre à leur âge, et rien que pour cela les autres les respectaient. Elles traçaient leur chemin en dehors de toutes les querelles de clans et contournaient les amitiés aléatoires.

Mais bien sûr, sous cette apparente sérénité, Angela et June étaient comme toutes les lycéennes, bravant les tempêtes hormonales, rêvant d'un avenir radieux et doutant de tout : elles avaient seize ans.

Deux filles assises sur un rocher, au bout du bout de Brooklyn, un jour d'hiver face à l'immensité de l'océan. Deux petits points de rien du tout, en équilibre – voilà ce qu'elles étaient ce jour-là.

« On s'en fume une ? »

— Tu en as ?

— Ben oui. »

June sortit un à un les livres de son sac, les posant en une pile parfaite sur le rocher, exerçant une pression experte sur les coins pour que pas un centimètre ne déborde.

Angela soupira : son amie était de ce genre-là, à faire des piles, des listes avec des mots soulignés, à aligner ses stylos dans le même sens et à retirer l'opercule de la pâte à tartiner jusqu'à ce qu'il ne reste plus le moindre filament d'aluminium sur le couvercle. Ce sens de l'ordre indiquait à coup sûr des penchants criminels, raillait Angela.

June extirpa du fond de son sac le paquet de Marlboro un peu aplati et le tapota soigneusement pour qu'il reprenne une forme convenable avant d'en faire dépasser une tige et de la tendre à son amie. Un vrai gentleman. Amusée, Angela secoua la tête et sortit un briquet de sa poche.

Les deux filles tirèrent tranquillement sur leur cigarette un petit moment, en silence, le nez planté sur l'horizon. L'océan était d'un gris triste, plombé par endroits de grains de sable en suspension, des remous savonneux venaient crépiter sur la roche argentée juste

sous leurs pieds. L'eau bougeait à peine, par grosses masses feignantes ; on aurait dit un champ de baleines, se dit Angela. Revenue à sa préoccupation du moment, elle rompit le silence.

« Je vais fumer plus, dit-elle.

— Hein ? fit June, sortie de sa torpeur. Tu ne vas plus fumer ?

— Mais non. Je vais fumer *plus*. »

June eut l'air franchement soulagé. Abandonner leur cigarette quotidienne aurait été un coup de canif dans leur contrat moral, qui comprenait un nombre infini d'alinéas, dont l'un exigeait une dose de nicotine et quelques goudrons en sortant du lycée.

« Cool, dit June. Pourquoi cette bonne résolution ? On n'est pas encore le 1^{er} janvier, mais moi ça me va.

— Pour maigrir.

— Quoi ?

— Il paraît que la clope fait maigrir.

— Ouais. Mais c'est pas la clope qui fait maigrir, c'est que si tu fumes toute la journée, eh ben t'as plus le temps de manger. »

Angela considéra un instant la thèse avec toute l'attention qu'elle méritait et haussa les épaules. Ça n'irait pas : elle adorait manger. Sa mère était la meilleure cuisinière du monde. C'était foutu : elle serait grosse, ensuite elle serait enceinte, et pour finir vieille et obèse – anatomiquement parlant, sa vie était toute tracée. Telle était sa préoccupation du moment.

« Tu n'es pas grosse, dit June en lui tendant de nouveau le paquet. Viens, on va marcher. »

Une nouvelle cigarette fichée entre les lèvres, Angela s'entraîna à garder l'équilibre sur un pied pendant que

son amie rangeait ses livres avec méticulosité, la tranche vers le haut du sac, les titres dans le même sens. Les bras tendus pareils au balancier d'un funambule et les yeux fixés au loin, Angela faisait abstraction du rocher qui la portait, tentant de trouver une sorte de grâce dans son envol.

Mais ça ne marchait pas. Les braillements des cormorans se fichaient ouvertement d'elle, et son corps conservait sa pesanteur désespérante.

« Tu vas te casser la gueule », la prévint June.

Son amie ne pouvait pas mieux dire : Angela était en plein milieu d'un épisode dépressif. Selon différentes recherches scientifiques, très sérieuses, janvier était habituellement le mois le plus déprimant de l'année – elle avait encore entendu ça ce matin à la radio en prenant son petit déjeuner (un sacré bon petit déjeuner, d'ailleurs, avec du chocolat chaud bien sucré et des pancakes dégoulinant de *Golden Syrup*) –, et le fait qu'on ne soit qu'en décembre ne présageait rien de bon. Apparemment, la théorie sur janvier valait pour tout le monde, cependant Angela doutait qu'un Pygmée en pleine jungle ou qu'une vahiné mince et nappée de soleil ressentent la déprime hivernale aussi violemment qu'une ado en surpoids à Coney Island.

Coney Island, une île qui n'avait plus d'île que le nom. Par envie romanesque, Angela aurait aimé habiter une *véritable* île – même si celle-ci se trouvait à la pointe sud de Brooklyn et subissait les mêmes affres météorologiques que n'importe quelle ville du nord-est des États-Unis d'Amérique. Mais l'île était devenue péninsule, il y avait bien longtemps, après la guerre de Sécession, quand elle avait été reliée à la cité par une

ligne de chemin de fer et de tramway. Elle avait dès lors perdu sa singularité.

Franchement, l'hiver était bien pire à Coney Island qu'à Manhattan, qui ne se trouvait pourtant qu'à quarante minutes de métro. À une distance aussi courte, ce n'était pas une question de climat, mais d'ambiance. On devenait schizophrène, à vivre ici.

L'été, Coney Island était la frange bleue de New York, la grande cité s'y étendait par capillarité – les bus blindés de touristes sur la route côtière, les voitures qui traversaient Brooklyn de haut en bas rejoignaient la station balnéaire qui s'épanouissait comme une fleur.

L'hiver, en revanche, c'était comme si Manhattan s'éloignait. Le barnum des fêtes de fin d'année se concentrait au cœur de la Grosse Pomme, tandis qu'à Coney Island on tirait les rideaux de fer des marchands de glaces et de paréos pour quelques mois bien mornes. La plage faisait grise mine. Et Angela aussi, cet hiver plus que les autres.

C'était une période difficile pour elle, l'une de celles où l'on est obsédé par son enveloppe corporelle – et ce qu'elle prétend montrer de vous aux autres en dépit de tout ce que vous êtes à l'intérieur. Angela était persuadée de ne pas être dans la bonne enveloppe. Elle se sentait fragile et gracieuse mais se trimbballait des seins de matrone sicilienne et une paire de fesses qui semblait toujours à la traîne – point de vue évidemment déformé par le prisme psychédélique d'une adolescence où rien n'avait la bordure nette et définitive qu'elle aurait souhaitée.

Et puis elle détestait cette façon qu'avait sa mère, la tendre Irene, de la rassurer en lui attribuant toutes sortes

d'adjectifs gourmands : *amaretta*, *biscotta*, *pannacotta*, tout y passait de la farandole pâtissière italienne. Et ses pincements de joue, ses agaceries maternelles... Angela y songea en passant devant le magasin de bonbons de sa mère, fermé comme les autres sur la plage. L'été, elle y aidait Irene, ce qui n'arrangeait pas son cas.

Angela posa un œil morne sur June qui la devançait de quelques pas en titubant ; apparemment, June essayait d'ôter ses chaussures sans se pencher.

June avait cette maigreur souple qui faisait la une des magazines, mais elle détestait ses os, chacun d'entre eux – ses rotules qui faisaient des poches aux genoux de ses pantalons, ses coudes pointus, ses omoplates qui lui semblaient craquer à chaque mouvement, comme un squelette ambulat.

« Viens, on se trempe les orteils! »

June se tenait là, ses godillots à la main, son jean retroussé comme un pantalon de pêcheur. Ses pieds étaient si blancs qu'ils paraissaient transparents, comme les petits calamars des baraques de plage avant qu'on les jette dans la friture. Angela en frissonna.

June avait des coups de folie, comme ça, où elle semblait oublier le bazar que ça allait être après : les orteils gelés, le sable dans les chaussettes mouillées, une hérésie pour une tatillonne comme elle. Elle était imprévisible. Pour ça aussi, Angela aurait voulu être June, alors qu'elle se savait aussi énigmatique qu'une vitrine de charcutier traiteur.